

RACHEL CAINE



FUNÈBRES

2 - Sans préavis



J'AI
LU

FUNÈBRES – 2

Sans préavis

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

FUNÈBRES

1 – Boulot mortel
N° 10646

Rachel Caine

FUNÈBRES – 2

Sans préavis

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paola Appelius



Titre original :
TWO WEEKS' NOTICE

Published by Roc, an imprint of New American Library,
a division of Penguin Group (USA) Inc.

© Roxanne Conrad Longstreet, 2012
All rights reserved

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2014

*À ma très chère amie Rosemary Clement-Moore,
mon super héros personnel. Juste parce que.*

Remerciements

Il y a beaucoup de gens formidables qui m'ont apporté leur soutien, mais c'est à Sarah Weiss que j'adresse du fond du cœur mes remerciements très spéciaux pour tous ses merveilleux messages dans la dernière ligne droite. Je te dois une fière chandelle, Sarah, entre toutes celles que tu as allumées pour moi, surtout le cierge dédié à Notre Dame des Délais, et qui m'a permis de tenir jusqu'au bout de la nuit !

Un grand merci à ma famille et à mes amis, qui ont stoïquement enduré une fois de plus cette période tant redoutée de travail acharné pendant les fêtes de Noël.

Merci de ne pas m'avoir laissée tomber. Comme toujours.

Chapitre 1

C'était un jour idéal pour des funérailles. Temps couvert, mais sec, pas trop chaud ; des vestes, mais pas de manteaux. Il y avait une brise légère et l'herbe brillait comme de l'émeraude malgré l'approche de l'automne (si tant est qu'il arrivait un jour en Californie).

D'un point de vue purement objectif, les circonstances étaient optimales... mais Bryn Davis, conseillère funéraire et propriétaire des pompes funèbres Davis, n'aimait pas beaucoup ce cimetière. Moderne et fonctionnel, pas de pierres tombales gothiques ou de mausolée, de marbre valant le coup d'œil ici, mais des kilomètres de pelouse vallonnée à perte de vue, ombragés par des arbres, donnant une impression de nature paisible, soigneusement recréée. Sans les vases encastrés dans le sol, certains garnis de bouquets de fleurs aux couleurs vives, cela aurait pu passer pour un parcours de golf. Et Bryn n'aurait pas été surprise de voir débouler une voiturette et quelqu'un en descendre pour passer d'un coup de fer 5 par-dessus le velum abritant le cortège funèbre et le défunt.

D'un autre côté, personne ne lui demandait d'aimer cet endroit ; c'était le problème de la famille. Il suffisait à Bryn de donner une impression de dignité recueillie, debout, mains croisées. Jusqu'à la fin de la cérémonie, elle n'avait plus rien à faire – elle s'était occupée de la dépouille de M. Raines, soins de conservation, habillage et maquillage ; les scellés avaient été posés sur le cercueil, ensuite soigneusement ciré (rien de pire que des traces de doigts sur la surface brillante) ; les arrangements floraux et les fascicules pour la messe de souvenir livrés et disposés en place ; le corbillard et les limousines étaient lavés de frais, habillés de tissu et parfaitement alignés dans le parking. La cérémonie du cimetière était un temps de repos pour Bryn ; une occasion de passer mentalement en revue la liste des tâches qui lui incombaient pour être sûre de ne rien avoir oublié.

Près d'elle, Joe Fideli, son bras droit, se rapprocha.

— Alerte rouge. Maîtresse à seize heures, chuchota-t-il, et Bryn glissa un regard en biais dans la direction indiquée sans bouger la tête.

Il avait, évidemment, raison. La veuve en stricte tenue noire était assise au premier rang, raide comme un piquet à côté du cercueil, mais ils avaient été prévenus qu'elle n'était pas la seule femme dans la vie mouvementée de M. Raines.

La maîtresse avait au moins opté pour les couleurs du deuil, même si elle portait une petite robe noire plus adaptée à une soirée en discothèque qu'à un enterrement, assortie de talons aiguilles qui s'enfonçaient dans l'herbe. Elle tanguait donc plus qu'elle ne marchait, exhibant de longues jambes et une chevelure brillante beaucoup trop apprêtée.

Elle filait vers le reste du cortège telle une torpille sur un bâtiment à l'arrêt, et Bryn imaginait très bien l'onde de choc que leur rencontre produirait.

— Tâchons d'éviter les drames, murmura-t-elle à Joe, qui acquiesça.

C'était un homme imposant, mais agile et rapide malgré sa corpulence, et tous les yeux étaient tournés vers le prêtre. Joe s'éloigna à pas lents et discrets et s'interposa dans le chemin de l'autre femme.

Le prêtre avait terminé de parler et les fidèles priaient. La plupart inclinaient la tête, y compris Bryn, ce qui ne l'empêchait pas d'observer la scène entre ses cils, juste au cas où. C'est ainsi qu'elle vit la maîtresse tenter de forcer le passage et Joe la refouler en douceur, lui posant une main sur l'épaule pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

La femme éclata en sanglots, et c'était bien la seule à paraître sincèrement attristée par la mort du défunt ; l'épouse aux yeux parfaitement secs n'avait certainement pas fait montre du moindre sentiment au cours de leurs entretiens, et pas davantage au cimetière. Pas plus que les enfants, deux adolescents boudeurs qui avaient l'air de s'ennuyer ferme. Encore heureux, ils n'étaient pas en train d'envoyer des textos.

Une fois la prière achevée, le prêtre alla proposer son réconfort (probablement inutile) à l'épouse et aux enfants du défunt, et la musique douce que Bryn avait choisie fut lancée en parfaite synchronisation, signalant la fin de la cérémonie. Elle avait prévenu les employés du cimetière qu'elle ne tolérerait aucune précipitation, et elle fut satisfaite de constater qu'ils se tenaient à l'écart, tels des jardiniers, en attendant de procéder à la mise en terre. Un second velum était tendu un peu plus loin. Bryn savait qu'ils avaient un

planning à respecter pour les préparatifs de l'autre enterrement et elle voulait bien comprendre que les choses ne devaient pas traîner, mais il y avait des limites. Le respect comptait beaucoup pour elle.

Joe et la maîtresse étaient en grande discussion ponctuée de larmes, et il l'éloignait de la tombe. La femme avait sans doute prévu de se jeter sur le cercueil ou au moins de se crêper le chignon avec la veuve officielle. Mme Raines se dirigeait déjà vers la limousine qui la ramènerait chez elle, et la maîtresse était maintenant trop loin pour faire un esclandre. Privées de cette distraction, les rares personnes venues rendre un dernier hommage à M. Raines se dispersèrent rapidement.

Bryn rattrapa l'épouse pour lui présenter ses dernières condoléances, que celle-ci accepta avec une assurance glaciale et distante. Elle se voyait déjà vivre son existence rêvée de riche veuve.

Pauvre M. Raines. En dépit de ses larmes, sa maîtresse ne le pleurerait probablement que le temps de mettre en gage les cadeaux qu'il lui avait offerts. L'esprit de Bryn dériva dans les méandres glauques de la presse à sensation et ses histoires d'empoisonnement, de veuves cruelles, maîtresses machiavéliques et enfants avides d'héritage – mais en toute bonne foi, elle n'avait aucune raison de soupçonner un coup tordu. Ce n'était qu'une façon de passer le temps, debout dans le vent froid à regarder les vivants s'en aller et laisser la place aux morts.

Dont elle faisait partie. Car Bryn était en vérité aussi morte que M. Raines. Sauf que cela se voyait beaucoup moins.

Un signe de tête aux employés du cimetière, qui dépouillèrent le cercueil de ses ornements floraux en quelques gestes rapides et efficaces pour s'attaquer à

la mise en terre proprement dite, beaucoup moins photogénique. Ils rabattirent les côtés du velum. Un troisième employé entreprit de plier les chaises et de ramasser les livrets oubliés sur la pelouse artificielle qui entourait la zone.

Joe Fideli revint pendant qu'elle les regardait faire. Elle le vit traverser la pelouse soigneusement entretenue ; son allure était toujours intimidante malgré la coupe élégante de son très beau costume. C'était peut-être son crâne rasé, ou sa façon de se déplacer, mais il avait une sacrée présence.

Il faisait aussi un excellent conseiller funéraire. Et un garde du corps encore plus efficace.

— Merci d'avoir géré ça, dit-elle à Joe, qui hocha la tête.

— Elle paraissait toute prête à faire une scène d'anthologie, répondit-il. Bon. Ben, c'est l'heure du déjeuner.

Quel drôle de milieu que le funéraire, songea Bryn. On était plongé en plein drame, dans la douleur des proches et la gestion de la prestation, et tout à coup... c'était l'heure du déjeuner.

— Vous savez, dit-elle tandis qu'ils se dirigeaient vers la berline des pompes funèbres Davis, j'ai comme l'impression de faire le même boulot qu'un organisateur de mariages... sauf que ça finit moins bien.

Il sourit.

— Oh, je ne sais pas. Ça dépend des mariages. J'en ai vu qui auraient gagné au change. Si vous croyez que les gens sont capables de faire du grabuge au cimetière, vous n'avez pas vu de quoi ils sont capables avec quelques coupes de champagne derrière la cravate.

Et Joe savait de quoi il parlait question grabuge. Il travaillait certes pour elle en tant que conseiller funéraire, mais ce n'était pas son principal métier... Elle n'avait jamais connu quelqu'un d'aussi à l'aise avec la notion de violence. Considérant que Bryn avait servi dans l'armée, ce n'était pas peu dire. Elle le soupçonnait fortement d'avoir travaillé pour les forces spéciales – les Rangers, les SEAL, un truc secret avec un entraînement de haut niveau. En dehors de ça, c'était un type extrêmement gentil. Mais une arme mortelle.

Joe s'occupait personnellement de la sécurité de Bryn. Elle savait qu'il portait au moins une arme, sans doute deux ; il ne prenait aucun risque quand ils sortaient en public, principalement parce qu'elle n'avait pas trouvé d'arme de poing qu'elle puisse dissimuler sous ses tailleurs. Il l'avait formée aux procédures à suivre au cas où une intervention armée serait nécessaire. Un, passer derrière lui ; deux, se tenir prête à réceptionner la seconde arme ; trois, reculer à couvert pendant qu'il ouvrait le feu.

La plupart des conseillers funéraires n'avaient pas à se préoccuper de ce genre de problèmes. Ils avaient bien de la chance.

L'alarme de la montre de Bryn se mit à vibrer au même moment où Joe regardait son téléphone.

— C'est l'heure de prendre vos médicaments, patron.

— Je sais, dit-elle. (Elle avait parlé sèchement, et le regarda d'un air contrit.) Pardon. Mais je crois que je détesterai toujours les piqûres.

— Plus que l'autre solution ?

Sa question était rhétorique.

— Je croyais que Manny travaillait sur une forme galénique à prendre par voie orale.

— Vous connaissez Manny, répondit Joe en haussant les épaules.

— Eh bien non, pas vraiment. Et vous ?

Avec un grognement, il éluda la question, parce qu'elle avait mis le doigt sur le problème. Aucun d'eux ne connaissait réellement leur chimiste, Manny Glickman. Et comme la vie de Bryn dépendait à présent largement de cet homme, cela la troublait davantage qu'elle ne voulait bien l'admettre.

— Pas de discussion. C'est l'heure de votre piqûre.

— Je croyais que c'était moi le patron.

— Vous l'êtes. C'est vous qui signez les chèques et tout ça. Mais je m'en tiens à mon planning quoi qu'il arrive, parce que ça fait aussi partie des choses pour lesquelles vous me payez, pas vrai ?

Vrai. Bryn n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle, mais cela lui permettait de se sentir moins... vulnérable. Ce qu'elle était de tant de façons.

— Va pour les médocs, accepta-t-elle. Dès qu'on sera au bureau.

Pour toute réponse, Joe tira une seringue de la poche de son manteau et la lui brandit sous le nez.

— Pas la peine d'attendre. On peut faire ça dans la voiture.

Bryn jeta un regard alentour. Personne ne les observait.

— Plutôt dehors, dit-elle en retirant sa veste de tailleur.

Elle avait pris l'habitude de porter des débardeurs pour pouvoir recevoir son injection. Respirant un grand coup, elle lui présenta son épaule. Joe retira le capuchon et plongea l'aiguille dans son bras d'un geste vif du poignet, puis appuya sur le piston.

Elle sentit le produit se diffuser lentement avec une sensation de brûlure, pénétrer la couche de muscles avant de passer dans la circulation sanguine et d'exploser dans tout son corps comme de l'acide. La

douleur lui était familière ; à Joe aussi, heureusement, et il glissa une main secourable sous son coude au cas où ses genoux lui feraient défaut. Ce ne fut pas nécessaire cette fois-ci, mais de justesse. La virulence du feu s'apaisa dans ses veines et elle parvint à réprimer le cri qui montait dans sa gorge, ne laissant échapper qu'un faible grognement.

— Alors, demanda Joe d'un ton neutre. C'est mieux ?

Elle prit deux grandes inspirations avant de répondre.

— Si la question est de savoir si j'ai toujours l'impression d'être écorchée vive, la réponse est oui. (Mais la vague de douleur était passée et seules ses articulations l'élançaient encore un peu le temps qu'elle termine sa phrase.) C'est peut-être un peu plus rapide que la semaine dernière, mais cette formule laisse un arrière-goût plus fort.

Qu'elle avait envie de s'arracher de la langue à la paille de fer. Manny modifiait la formule environ toutes les semaines pour tenter de l'améliorer, mais ce n'était toujours pas une partie de plaisir. Surtout quand on devait subir ça tous les jours.

— Et j'imagine que ce n'est pas un goût de chocolat.

— Ce serait plutôt du genre eau de Javel et bouche d'égout, dit-elle avec un haut-le-cœur.

Il la soutint jusqu'à ce que ce malaise aussi soit passé, puis il lui tendit sans un mot une boîte de pastilles pour l'haleine. Elle en mâchouilla deux et le soulagement de se débarrasser de cette infection valait bien la flambée glaciale de la menthe poivrée.

— Waouh, ça fait du bien quand ça s'arrête.

Elle remit sa veste de tailleur pendant que Joe se reculait pour l'examiner. Sous son regard froid et

analytique, elle avait l'impression d'être une machine en panne plutôt qu'un être humain.

— Ça va maintenant.

— D'accord. Manny a dit qu'il fallait surveiller d'éventuels spasmes musculaires ou des signes de décomposition. Il essaie toujours de neutraliser les inconvénients de la formule améliorée. Cette version est en principe plus efficace pour inhiber les protocoles, mais il y aura sans doute des effets secondaires. Elle pourrait également avoir une durée de vie plus courte dans l'organisme. Difficile à dire.

Bryn avait accepté depuis bien longtemps que son rôle sur cette terre consistait à servir de rat de laboratoire, mais elle n'aimait pas pour autant entendre ce type de discours.

— Que dois-je guetter en priorité, les spasmes ou la décomposition ?

— Les deux, répondit Joe. Mais sans vous angoïsser.

Voilà à quoi se résumait sa vie. *Ne pas s'angoïsser et guetter les signes de décomposition*. Elle avait droit à une injection quotidienne et ils testaient toujours de nouvelles formules pour contrecarrer les effets indésirables intégrés aux nanites qui couraient dans ses veines et jouaient le rôle d'un système de survie, assurant ses fonctions vitales et la maintenant en vie, ou du moins ce qui en était une copie très convaincante. Elle ne savait jamais à quoi s'attendre. Chaque jour apportait ses surprises, le plus souvent désagréables.

Son téléphone portable vibra et elle consulta l'écran.

— On ferait mieux de rentrer, dit-elle.

— Oh oh. Un problème ? (Elle balança à Joe un long regard par en dessous, sourcils haussés.) Oubliez ça. Question stupide.

Il s'installa au volant ; elle n'était pas autorisée à s'asseoir devant ni juste derrière lui. Elle devait se trouver là où elle serait – en théorie – le plus à l'abri en cas de fusillade. Ce que Bryn trouvait stupide parce qu'elle était parfaitement capable de tenir son rang dans un échange de tirs, et qu'elle était plus ou moins à l'épreuve des balles. Grâce aux nanites, sa malédiction éternelle.

Ce n'était certes pas la vie dont elle avait rêvé. Elle avait accepté un job, un boulot tout à fait ordinaire de conseillère funéraire, et avait découvert que son patron faisait commerce dans son sous-sol d'un produit capable de ranimer les morts. Les choses avaient mal tourné pour elle et elle avait fini avec un sac en plastique sur la tête et une retraite forcée les pieds devant.

Sauf que Joe et son chef, Patrick McCallister, l'avaient ramenée à la vie pour découvrir ce qu'il s'était passé, et voilà où elle en était, tributaire de son injection quotidienne, éternellement à mi-chemin entre la vie et la mort.

Parce que refuser cette situation ne pouvait signifier qu'une seconde mort, qui ne serait ni douce ni rapide.

Cela signifiait pourrir vivante.

Pendant que Joe les reconduisait aux pompes funèbres Davis – ex-pompes funèbres Fairview récemment renommées depuis qu'elle en avait pris la direction –, Bryn consulta sa messagerie.

— Merde, soupira-t-elle. (Elle croisa le regard de Joe dans le rétroviseur.) Un e-mail de ma mère qui veut savoir si j'ai des nouvelles d'Annalie.

La disparition de sa sœur n'avait pas encore fait de vagues... Leur maman avait l'habitude qu'Annie fiche le camp pendant plusieurs semaines, en vadrouille

sur un bateau ou seulement munie d'un sac à dos, ou qu'elle patauge dans des relations amoureuses qui ne marchaient jamais. Elle commençait tout juste à s'inquiéter, à se demander où elle était.

Mais cela ne tarderait pas à empirer, et le problème était que Bryn savait très bien ce qui était arrivé à Annie. Mais elle ne pouvait pas le dire à sa famille.

Joe hocha la tête.

— Elle la croit toujours en vacances ?

— Oui. Mais je ne peux pas continuer à me taire. Cela fait trop longtemps, et ça ne marchera plus de lui envoyer un texto depuis le numéro d'Annie. Elle va vouloir voir sa fille en chair et en os, et vite.

Mais vouloir et pouvoir étaient deux choses différentes. Annie avait été enlevée. Le pire était de ne rien savoir. Bryn ne pouvait rien faire d'autre dans l'immédiat que tester les nouvelles formules de Manny, espérer avoir des nouvelles et prier pour que tout se passe bien. Elle attendait que le gouvernement, à présent seul propriétaire de la formule originale sur laquelle Manny travaillait, décide de son sort et de celui de tous ceux qui dépendaient de l'Athanax. Elle avait signé un accord. Un accord selon lequel elle acceptait de leur offrir son entière coopération – qui restait à définir dans le détail – en échange du maintien de ses fonctions vitales. Apparemment, une fois qu'on était *mort*, on ne jouissait plus du droit à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur inscrit dans la déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Elle croisa le regard de Joe une nouvelle fois dans le rétroviseur avant qu'il ne ramène son attention sur la route.

— Si on la retrouve, croyez-vous que cette formule sera efficace sur Annie ?

Parce que sa sœur, comme elle-même, était bel et bien morte en dépit des apparences. Morte, et dépendante de la même drogue qui l'avait régénérée.

— On peut toujours essayer. Mais elle est sous le produit de *Pharmadene* depuis un long moment, et tous ses protocoles ont été activés. Il faudra la désintoxiquer, et franchement, Manny n'a pas eu suffisamment de sujets d'étude pour savoir si certaines personnes pourraient présenter des résistances à sa nouvelle formule. Essayez de vous montrer patiente, d'accord ?

La patience n'était pas l'une des qualités premières de Bryn et il le savait. Mais ils devaient d'abord retrouver Annie avant de s'inquiéter de sa désintoxication, et la patience était tout ce qui lui restait. La patience, et son métier qui consistait à prendre soin des morts.

La sonnerie de son téléphone l'empêcha de dire à Joe ce qu'elle pensait de la patience. Sa phrase d'accueil standard, « Pompes funèbres Davis, Bryn Davis à l'appareil », manquait de son côté rassurant habituel, aussi ajouta-t-elle d'une voix volontairement plus chaude : « Que puis-je faire pour votre service ? »

— Marrant que vous posiez la question. J'ai justement un boulot pour vous, répondit une voix familière, brusque, féminine, compétente. (Pas d'affichage du numéro.) Sauf si vous êtes sur un corps que vous ne pouvez pas abandonner.

— Bonjour, Riley Block, déclara Bryn en haussant le ton au bénéfice de Joe. (Il arqua des sourcils curieux en lui lançant un regard dans le rétroviseur.) Comment ça se passe au service nettoyage du FBI ?

— Ça reste dans les limites du tolérable, dit Riley avec à peine une trace d'amusement froid. Et dans le marché de la mort ?

— On ne s'ennuie jamais, répliqua Bryn. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je serai dans votre bureau dans une demi-heure et nous en parlerons.

Ce qui voulait dire bien sûr que Riley Block, paranoïaque professionnelle, ne lui dirait rien sur les ondes.

— Très bien, accepta Bryn, et elle raccrocha.

Elle aimait bien Riley en dépit de tout ce qui aurait dû l'en empêcher. Cette femme, qui était un agent du FBI, s'était fait embaucher au funérarium pour une mission d'infiltration et avait failli la tuer, mais la moitié de ses amis pouvaient prétendre à cet honneur. Et au moins une parente proche.

— Alors, dit Joe. C'était Riley. Super. On va la voir ou c'est elle qui vient ?

— Elle vient.

— Je la canarde ou je lui offre des cookies ?

— Je vous dirai ça le moment venu.

Bryn poussa un soupir. Elle était fatiguée et avait mal partout, mais c'était un effet secondaire du produit que Joe lui avait administré. Un peu plus douloureux que le lot de la semaine passée. Il lui tardait que Manny synthétise une formule stable une bonne fois pour toutes ; elle était lasse de ne pas pouvoir anticiper. Les effets secondaires paraissaient empirer au lieu de s'améliorer. Ce qui était ennuyeux. Il s'agissait tout de même d'un produit qui n'avait pas été testé et n'avait pas reçu l'accord des autorités sanitaires.

— Bon sang, je suis de mauvais poil. Donnez-moi une bonne nouvelle, Joe.

— Eh bien, notre chiffre d'affaires est en hausse, il paraît que le soleil pointera son nez demain, et ça fera bientôt six mois que vous êtes la patronne de cette

boîte de dingues. Je crois que je vais vous offrir des fleurs.

— Surtout pas, dit-elle avec un frisson.

Des fleurs, ils n'en voyaient que trop dans leur métier, et Joe savait aussi bien qu'elle que ces six mois marqueraient également un autre événement, plus sinistre, celui de sa mort.

De son *meurtre*.

Ils avaient ressuscité Bryn dans le but d'obtenir des informations, qu'elle avait été incapable de fournir en échange de ses nanites quotidiens. Elle avait de la chance d'avoir survécu ; elle en était consciente. Chaque jour de vie supplémentaire – même le genre de vie qu'elle menait – devait être considéré comme un cadeau.

Mais de là à faire la fête...

Joe demeura silencieux un moment, négociant les virages. Quand il reprit la parole, sa voix avait changé :

— Bryn. Ne faites pas ça.

— Quoi ?

— Vous laisser dériver. Vous partez très loin du rivage dans ces cas-là. Et je ne suis pas sûr que vous soyez encore une si bonne nageuse.

Peut-être pas, mais une chose était certaine : elle ne manquait pas de maîtres nageurs pour la tenir à l'œil.

Secouant la tête, elle se replongea dans la consultation de ses messages.

Chapitre 2

Les pompes funèbres Davis étaient bâties sur l'un des plus beaux domaines dans les collines de la banlieue de San Diego. C'était un gouffre financier, mais splendide et paisible. Alors que Joe Fideli bifurquait dans l'allée après l'arrêt de bus où elle était descendue la première fois, Bryn releva les yeux pour admirer la vue en contrebas. Une route en lacet descendait des hauteurs et rejoignait les maisons aux couleurs pastel éparpillées autour de la baie étincelante. Les vagues étaient aujourd'hui d'un gris de plomb, et toutes les couleurs assourdies, mais le paysage restait d'une beauté renversante.

Le funérarium lui-même datait des années 1920, avec une architecture art déco et de magnifiques jardins. C'était réellement un endroit grandiose, et elle éprouvait toujours un mélange de fierté et d'appréhension en voyant son nom s'afficher en toutes lettres sur le fronton. La vieille enseigne des pompes funèbres Fairview datait de la fondation de l'établissement, et Bryn s'était efforcée d'en recréer le style du mieux possible. Elle se sentait beaucoup d'affinités avec la vieille bâtisse.

Après tout, c'était là qu'elle avait débarqué, fraîchement embauchée et pleine d'enthousiasme, pour se faire refroidir dès son premier jour de boulot. Comme elle, ce bâtiment tenait du monstre de Frankenstein, rafistolé et ramené à la vie.

Il y avait deux voitures dans le parking des visiteurs. Joe la déposa devant l'entrée principale et continua pour aller se garer. Bryn rempocha son téléphone, rajusta sa veste de tailleur et pénétra dans la boutique.

Pas de Riley Block à l'horizon, mais il y avait du monde dans la zone d'attente pour accéder au comptoir de Lucy, son assistante administrative. Lucy était une femme chaleureuse, professionnelle jusqu'au bout des ongles. Des années d'expérience dans le secteur funéraire et rien ne l'ébranlait ou presque.

Aussi, quand Bryn découvrit l'expression tendue du visage parfaitement maquillé de Lucy, elle sut que les ennuis l'attendaient.

Elle n'eut même pas le temps de refermer la porte qu'un des clients qui attendaient se leva d'un bond et se jeta sur elle, le visage empourpré.

— Espèce d'ordure !

Grossière erreur. Bryn n'avait pas l'intention de se laisser alpagner. Elle esquiva facilement l'homme qui tentait de lui empoigner le bras d'un pas sur le côté, et entendit Lucy retenir son souffle. Les options défilèrent dans sa tête comme des flashes : elle pouvait le maîtriser en trois mouvements malgré sa corpulence ; le faire sortir et laisser Joe Fideli s'occuper de lui, ce qui serait certes efficace mais pas très charitable ; ou demander à Lucy d'appeler les flics, parce qu'ils auraient sans doute besoin des forces de l'ordre pour gérer la colère de ce type.

Elle les rejeta pourtant toutes successivement. Il y avait des témoins, et elle risquait de paraître faible, agressive ou sans cœur. C'était à elle de gérer ça, sans esclandre et rapidement. Cessant de l'éviter, elle se rapprocha donc pour lui saisir le bras juste au-dessus du coude, dans le sillon du nerf ulnaire, et serra fort. L'homme – qui faisait plus d'un mètre quatre-vingts – fut déstabilisé par la douleur soudaine... surtout quand elle s'empara de sa main et la secoua fermement tout en maintenant sa prise sur le nerf.

— Monsieur, dit-elle d'une voix posée. Je comprends que vous soyez bouleversé, mais ce n'est pas l'endroit où en discuter. S'il vous plaît, suivez-moi.

Elle l'avait dégrisé et il lui obéit comme un toutou. Son bureau n'était qu'à quelques mètres ; elle l'y fit pénétrer et referma la porte avant de le lâcher. Il se massa machinalement le coude tout en la regardant d'un œil mauvais.

— Je vous en prie, dit-elle. Asseyez-vous. Puis-je vous offrir une boisson ?

Il se débattait encore pour comprendre ce qui venait de lui arriver – ce type n'était manifestement pas une flèche, mais sa colère était réelle.

— Vous pouvez commencer par me rendre cinquante mille dollars, rétorqua-t-il. Ou je vais chercher les flics, espèce de profiteuse !

Bryn accusa le coup quelques secondes, puis reprit ses esprits et s'assit sur le canapé à l'autre bout de la pièce. L'homme la dévisageait avec ressentiment ; sans un mot, elle lui montra le canapé qui lui faisait face de l'autre côté de la table basse. Il arpenta encore nerveusement le bureau quelques instants puis vint s'asseoir et se pencha en avant, sans cesser de la

bombarder de ce regard noir dont il ne semblait pas vouloir se départir.

— Reprenons depuis le début, dit-elle. Je m'appelle Bryn Davis. Je ne crois pas que nous nous connaissons, monsieur.

— Ne commencez pas à me baratiner, répondit-il sèchement. Où est Fairview ?

— Il est décédé, monsieur, répondit-elle. J'ai hérité du funérarium il y a environ six mois. C'était mon oncle.

Dieu merci, ce n'était pas la vérité ; elle n'aurait pas pu supporter l'idée que Lincoln Fairview vienne polluer son arbre généalogique. Ce n'était qu'une couverture pour lui permettre de continuer à faire tourner l'entreprise de pompes funèbres. De la fiction pure et simple.

— Et je ne sais toujours pas qui vous êtes.

— Tanner. George Tanner, répondit-il entre ses dents. Mon frère David est venu chez vous faire enterrer sa femme, Margaret.

— Je vois, dit Bryn très calmement. Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a environ un an. Je ne sais pas exactement. J'étais à l'étranger. Je viens de rentrer et je découvre que mon frère a payé cinquante mille dollars à cet escroc de Fairview pour les funérailles de sa femme ! N'allez pas me dire que c'est réglo !

Il avait raison. Le nom de Tanner éveilla des souvenirs chez Bryn. David Tanner avait bien été un client de Fairview, mais les cinquante mille dollars n'avaient pas servi qu'à enterrer son épouse en grande pompe. Le plus gros de cet argent était le prix d'un chantage. Le racket de Fairview était simple, mais d'une efficacité redoutable : il ranimait les morts en leur injectant de l'Athanax, une substance

expérimentale ultra confidentielle volée aux laboratoires *Pharmadene* et facturée à l'unité contre des sommes exorbitantes pour chaque jour de « vie » supplémentaire. À trois mille cinq cents dollars par semaine pour les injections, Tanner avait été un bon client des pompes funèbres Fairview avant que ses ressources s'épuisent. Mais il avait fini sur la paille, comme tous les autres malheureux... et sa femme était retournée à son état naturel de cadavre.

En subissant une horrible décomposition. Mais Bryn ne pouvait rien dire de tout cela à M. Tanner.

Elle s'éclaircit la voix et demanda :

— En avez-vous parlé avec votre frère ?

— David est mort, répondit George Tanner. Il s'est fait sauter le caisson il y a quelques mois. Et je peux vous assurer que je ne l'ai pas fait enterrer chez vous.

— Acceptez mes condoléances, dit-elle, toujours très calme. (Elle ne pouvait pas se permettre la colère, pas maintenant.) Monsieur, nous ne nions pas que certaines irrégularités comptables aient pu se produire sous l'administration de M. Fairview. Je vous propose de vous rembourser trente-cinq mille dollars immédiatement. Est-ce que cela vous convient ?

Ce n'était malheureusement pas son premier rodéo avec un proche mécontent. Elle faisait le ménage après les malversations de Fairview depuis maintenant six longs mois et elle apprenait vite : proposer de rembourser l'intégralité de la somme exacerbait la méfiance des plaignants, alors qu'un remboursement partiel tout en conservant une rémunération raisonnable semblait étrangement les apaiser. Ils avaient l'impression que c'était plus juste et plus honnête.

Et cela fonctionna une fois de plus, car George Tanner la contempla en fronçant les sourcils, puis cligna les yeux.

— Trente-cinq mille dollars ?

— Oui, monsieur. Si le coût des funérailles de votre belle-sœur a dépassé quinze mille dollars, je serais heureuse de vous faire cadeau de la différence. Cela vous convient-il ? Je peux vous signer un chèque tout de suite.

Il ne s'attendait pas à ça. Il s'était préparé à un combat sanglant et elle lui offrait de l'argent. Au bout d'un long moment, il retrouva la parole :

— D'accord. Mais ne croyez pas que ça efface tout. Vous êtes toujours une bande d'escrocs.

— C'est justement à cause de ces irrégularités comptables que j'ai changé le nom du funérarium et renouvelé le personnel. Monsieur, votre colère est légitime et je vous présente nos excuses les plus plates pour tout ce que vous et votre famille avez subi. Je vous en prie, acceptez-les.

Elle poursuivit dans le même registre lénifiant, d'une voix calme et douce, jusqu'à ce que la tension s'efface de la posture de Tanner. Elle lui signa ensuite un chèque et le raccompagna jusqu'à la porte.

Qui paie ses dettes s'enrichit, songea-t-elle ironiquement en lui serrant la main. Joe Fideli attendait tranquillement dans le couloir près de sa porte. En réponse à son regard interrogateur, elle secoua la tête tandis que M. Tanner quittait le bâtiment.

— Lucy m'a dit que vous en aviez un coriace, dit Fideli. J'ai pensé que vous auriez besoin d'un coup de main, mais je vois que vous vous en êtes très bien tirée toute seule.

— C'est notre compte en banque qui s'en tire moins bien, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Fairview a non seulement dépouillé sa famille de tout ce qu'elle avait, mais son frère s'est sans doute aussi suicidé à cause de ça.

Ce n'était pas la première fois qu'une chose pareille se produisait. Quand ses victimes ne pouvaient plus payer, Fairview cessait de les approvisionner en Athanax. Les conséquences étaient atroces. Bryn avait dû mettre fin à l'agonie de l'une de ces personnes et cela hantait toujours ses nuits. Combien de proches avaient été contraints à ce terrible choix ?

Fideli ne répondit rien, se contentant de hocher la tête. C'était un brave type, mais ce n'était que le boulot pour lui. Il ne faisait pas partie des Régénérés ; il n'avait pas à craindre cette terrifiante décomposition quand les injections viendraient à manquer, ce qui arriverait tôt ou tard.

— Bon, dit-il. Et pour en rajouter une couche, Riley est dans le couloir.

— Et les gens qui attendaient ?

— Je m'en occupe. Ils sont en train de regarder les brochures. Vous voulez que je la fasse entrer ?

Pas vraiment, se dit Bryn, mais elle hochait la tête néanmoins. Fideli disparut et revint quelques instants plus tard en compagnie de l'agent spécial du FBI Riley Block, à qui il tint la porte. Elle avait changé de coiffure pour un carré ébouriffé plus souple balayant son visage anguleux. Cette coupe allait bien à son teint frais d'Anglaise, la faisait paraître moins sévère.

— Vous n'avez plus de bandeau, l'accueillit Bryn en lui indiquant la place des visiteurs sur le canapé. J'imagine que votre œil va mieux ?

— Beaucoup mieux. Je ne garderai que quelques cicatrices de notre dernière virée... Merci de prendre des nouvelles. (Elle s'assit au fond du canapé et croisa

les jambes, décontractée et compétente dans son tailleur-pantalon réglementaire.) J'ai repris le service. Et je vois que vous êtes en pleine forme, vous aussi.

On est trop mignonnes, non ? songea Bryn. Elle gratifia Riley de son sourire professionnel, qui ne révélait rien du sentiment de trahison qu'elle éprouvait encore. Riley s'était fait embaucher au sein des pompes funèbres Fairview pour une mission d'infiltration – elle l'avait espionnée et lui avait mis des bâtons dans les roues – et avait presque réussi à tuer Bryn pour de bon, rien de moins.

Les ordres, aurait dit Riley. Et elle aurait eu raison. C'était bien le plus dingue.

— Que voulez-vous exactement, Riley ?

Le sourire qu'elle reçut en retour était tout aussi factice.

— Je pensais que le script prévoyait de m'offrir un rafraîchissement avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Il n'y a pas de script.

— Je prendrais bien un café.

— Et il y a plein de *Starbucks* en ville. Allez vous en chercher un.

Riley la détailla pendant quelques secondes avant de répondre.

— Vous avez changé.

Bryn ne put réprimer un rire mauvais.

— Vous croyez ? Tout bien considéré ?

— Je ne parle pas des changements physiologiques dus aux nanites, précisa Riley. Vous étiez moins... amère, avant.

— Vous voulez dire quand j'étais encore sous le choc et que je me battais pour ma vie ? J'ai eu le temps de réfléchir. Et je contrôle la situation. Si cela ressemble à de l'amertume pour vous, je m'efforcerai

de contenir ma peine. Pourquoi ces faux-fuyants et ne pas aller droit au but ?

— Je ne fuis rien du tout, répondit Riley avec un haussement d'épaules. Je vous évalue. Pour voir si vous êtes toujours capable de mener à bien la mission que j'ai l'intention de vous confier. L'amertume rend parfois plus fort. (Elle étudia Bryn un long moment, tête penchée sur le côté.) Et parfois l'amertume fragilise. Et je ne peux pas me permettre de travailler avec des gens fragiles.

— Vous avez un boulot pour moi, oui ou non ?

— C'est le marché que vous avez conclu avec moi, dit Riley. Et avec l'oncle Sam. Vous travaillez pour nous et devez exécuter les missions que nous vous confierons. La réponse est oui, j'ai un boulot pour vous. (Ouvrant la mallette posée à ses pieds, elle en sortit une épaisse liasse de documents.) Signez le formulaire attaché avant de rompre les scellés.

Il s'agissait d'une décharge type destinée aux contractants extérieurs, rédigée dans un jargon verbeux de juriste qui revenait à dire que Bryn, n'étant pas une employée du FBI, n'était pas liée par ses codes de conduite, mais acceptait en brisant les scellés toutes les sanctions prévues en cas de violation du secret-défense. Sanctions qui n'étaient pas spécifiées. Elle supposa qu'elles incluaient la mort. Comme tout ce qui la concernait ces derniers temps.

Bryn signa le formulaire et le remit à Riley, qui le rangea dans sa mallette. Ensuite seulement, elle rompit les scellés et ouvrit le dossier. Il n'y avait qu'une seule page à l'intérieur, et le texte était bref. Elle en prit connaissance, puis releva la tête vers Riley.

— C'est une blague ?

— Ce n'est pas dans nos habitudes à ce niveau du protocole, une fois que les papiers sont signés.

— Vous voulez que je travaille avec *Pharmadene* ? (Cette société avait encore le premier rôle dans ses cauchemars... particulièrement la petite cellule blanche où ils l'avaient laissée pourrir. La seule idée de retourner là-bas lui nouait l'estomac.) Vous vous fichez de moi ?

— Ce n'est plus la même entreprise, répondit Riley. Vous n'aurez pas besoin d'aller dans la zone des labos. Il vous suffit de rencontrer le P.-D.G. dans son bureau. C'est un homme à nous.

— Nous ? On est du même bord, maintenant ?

— C'est un agent du FBI, rectifia Riley sans broncher. Il est là pour démanteler la société et fermer les lignes de production. C'est davantage un agent comptable qu'un agent de terrain, en réalité. Il a découvert une anomalie dans les comptes qui mérite une enquête : de fortes sommes cédées à une société extérieure qui ne correspondent pas à leurs prestations.

— Vous n'avez pas des enquêteurs ? Je croyais que c'était le boulot de ceux qui portent ce badge, non ?

— Nous ne pouvons pas approcher ces gens pour différentes raisons. Vous ne faites pas partie du FBI, et vous avez... des qualifications uniques pour cette mission.

Traduction : si les dirigeants de la société en question commençaient à se méfier et décidaient de lui loger une balle dans la tête, ce ne serait pas bien grave puisqu'elle s'en remettrait. Génial. Bryn relut le descriptif de mission, toujours sans rien y trouver de séduisant.

— Ai-je le droit de refuser ? demanda-t-elle.

Seul le silence lui répondit. Relevant la tête, elle croisa le regard de Riley qui la toisait avec froideur.

— J'aimerais vraiment que vous vous en absteniez, rétorqua Riley. Les conséquences seraient très pénibles.

— Pour vous ou pour moi ?

— Pour nous deux.

— Je ne suis plus tributaire du FBI pour mes injections, fit valoir Bryn. Je n'ai plus besoin de *Pharmadene*, et je n'ai plus besoin de vous.

Pure bravade. Manny lui procurait ses injections quotidiennes, mais il n'était pas équipé pour stocker les nanites. Il s'approvisionnait donc chez *Pharmadene*, et modifiait les lots pour y introduire ses propres variations. Elle avait toujours besoin d'eux, et Riley le savait.

Mais elle eut le bon goût de ne pas souligner cet aspect.

— Mais vous avez besoin de Manny Glickman pour remanier votre produit. Que ça vous plaise ou non, c'est votre maillon faible et nous n'hésiterons pas à le supprimer si cela s'avère nécessaire.

Voilà qui était inattendu. Un frisson glacé parcourut le corps de Bryn.

— Vous ne feriez pas ça. Manny est l'un des vôtres.

— Manny n'est plus un agent du FBI, et il a franchement besoin d'un traitement psychiatrique et de l'aide de professionnels – nous le savons toutes les deux. Mais je ne suis pas en train de le menacer. Tout ce que je dis, c'est qu'il existe des moyens de vous couper de lui, et si cela se produisait trop longtemps, vous savez quelles seraient les conséquences.

Oh oui, elle ne le savait que trop bien. Elle en avait eu un aperçu dans la petite cellule blanche des laboratoires *Pharmadene*... l'affaiblissement général, les lividités cadavériques au réveil, la peau qui suinte, la *décomposition* progressive... Elle n'en était pas

arrivée au point de non-retour et avait pu être régénérée, mais cela la hantait toujours, comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. La mort, la vraie, au bout du chemin.

Oui, elle connaissait les *conséquences*.

— Vous êtes une belle enfoirée, Riley.

Riley haussa les épaules.

— Oui et non, Bryn. Tout ce que je vous demande, c'est de rencontrer une personne chez *Pharmadene*, puis de mener une petite enquête et de nous faire un rapport sur ce que vous aurez découvert. Ce n'est pas si compliqué. Ni si dangereux.

Bryn referma le dossier.

— D'accord.

Elle ne prit pas la peine de lui faire remarquer qu'elle n'avait pas le choix. Riley savait tout ça.

— Si vous menacez une nouvelle fois Manny...

— Je n'ai rien fait de tel, protesta Riley. Et je ne le ferai jamais. J'aime bien Manny et j'ai du respect pour lui. Mais vous savez très bien que je n'ai qu'à l'avertir qu'un danger le menace, et avant que vous ne compreniez ce qu'il vous arrive, il aura démenagé sans laisser d'adresse, et vous vous retrouverez le bec dans l'eau. Je ne plaisante pas, Bryn. Manny est votre talon d'Achille. Vous ne pouvez pas lui faire une confiance aveugle.

Elle semblait presque... s'en inquiéter. Ce qui était très étrange venant de l'agent Block. Bryn acquiesça et sentit la tension de ses cervicales s'alléger un tout petit peu. Elle traversa la pièce jusqu'à son bureau, où elle enferma le dossier à clé dans un tiroir tandis que Riley ramassait sa mallette.

— Bon, dit Bryn. Je crois que je vais revenir au script, finalement. Café, Riley ?

Riley sourit, et parut soulagée.

— Je me demandais quand vous alliez le proposer.

Lorsqu'elle raconta cet entretien à son petit ami, celui-ci ne prit pas les choses aussi bien.

— Tu as perdu les pédales, ou quoi ? demanda Patrick McCallister. (Il ne criait pas, il n'avait même pas l'air fâché, mais la tension dans ses épaules avertit Bryn qu'il était très contrarié.) Tu ne peux pas faire ça pour eux, Bryn. C'est du chantage. Oh, ça va, le chien, c'est la troisième fois que tu arroses le même endroit. Avance.

Il s'adressait à Mister French, le bouledogue de Bryn, qu'il promenait en laisse. Les faux départs du chien étaient pires que jamais ; l'odeur qu'il essayait de couvrir par la sienne devait être sacrément tenace. Ignorant McCallister, Mister French renifla l'herbe au pied de l'arbre, éternua violemment et urina une *quatrième* fois au même endroit. Il se lécha ensuite les babines, fit le tour du tronc et décida sans doute qu'il avait rempli sa mission, car il s'éloigna en trotinant d'un air satisfait. Au bout de quelques pas, il s'arrêta de nouveau pour renifler le tronc de l'arbre suivant.

Patrick avait passé haut la main le test de petit ami en sortant Mister French sous la pluie. Bryn tenait le parapluie sur lequel un déluge tambourinait. Mister French s'en fichait pas mal, mais il ferait moins le malin tout à l'heure quand elle le frictionnerait avec une serviette avant de rentrer dans l'immense et luxueuse maison de Patrick. Ou plutôt, son manoir.

McCallister la regarda droit dans les yeux, plein d'appréhension pour elle. C'était un bel homme, sans être un canon absolu.

Les choses étaient plus subtiles avec lui. Il était habituellement sur ses gardes, mais pas en cet instant

et pas avec elle. Elle lisait l'inquiétude dans son regard, et la myriade de sentiments qui allait avec.

Bryn lui prit la main droite – il tenait la laisse de Mister French de la gauche – et se pencha vers lui pour déposer un baiser sur sa joue.

— Chantage ou pas, ce n'est pas le bon moment pour tester leur patience, répondit-elle. Riley a raison. Manny est le maillon faible, et il décampera si on lui fiche la trouille. Réfléchis où ça nous mènerait.

Alors qu'il la regardait de nouveau, la gratifiant de son sourire dévastateur, elle se rendit compte qu'elle venait de dire « nous ». McCallister ne partageait pourtant pas son... état, mais il s'était investi pour sa sécurité, à la fois financièrement et personnellement. Sans McCallister, elle serait morte plusieurs fois... mais elle pouvait en dire autant de Joe Fideli, et même de Riley Block. La différence avec McCallister, c'est que tout son corps se réchauffait et redevenait vivant en sa présence. Elle n'était pas encore prête à appeler ce sentiment de l'amour, du moins pas officiellement. Ils avaient d'abord été des adversaires, puis des alliés, et puis... quelque chose d'autre.

Et maintenant, il promenait son chien. Sous la pluie. Il s'en faisait pour elle. Elle ne savait pas trop quelles conclusions en tirer sur le long terme, mais c'était vraiment bon de l'avoir ici avec elle.

— Manny va bien, dit-il. Et il est plus costaud qu'il n'en a l'air, tu peux me croire. Il en faut pour le faire décamper, quoi qu'ils en pensent. Ils ont déjà essayé de lui faire peur.

— Ah bon ?

— Bien sûr. Manny s'y attendait. Le gouvernement aimerait beaucoup posséder la maîtrise unique et totale de cette substance, mais il ne se séparera pas de ses propres formules.

Ma playlist

Comme toujours, j'aime écrire en musique et partager ma playlist avec mes lecteurs. Écoutez ce que font ces artistes, et si leur musique vous plaît, n'oubliez pas de les rémunérer pour qu'ils puissent continuer de créer.

Rags and Bones	Thea Gilmore
This Night	Black Lab
The Chain	Three Days Grace
Into Pieces	State Line Empire
Sonata Rabidus	Modus Operandi
My Body Is a Cage	Peter Gabriel
Lies	McFly
Guns	Lovehammers
Start Shootin	Little People
Violins and Violence	Knives at Noon
Days Are Forgotten	Kasabian
Rising River	Id Guinness
Red Rocking Chair	Rani Arbo & Daisy Mayhem
When Daylight Dies	Heaven Below
Bleed Me Dry	The Murder of My Sweet
Mumbai's the Word	Michael Giacchino



10895

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 8 septembre 2014

Dépôt légal septembre 2014
EAN 9782290099988
OTP L21EPGN000451N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion